L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Une Grève regrettable.

Toutes les grèves sont regrettables, principe parlant ; mais il en est dont les conséquences n'ont aucune importance, celles, par exemple, qui n'affectent pas la vie publique, qui ne gênent en rien le mouvement général d'une ville, qui ne privent pas celle-ci d'une nécessité ou qui ne causent aucun ennui à ses habitants.

Tous les jours, pour ainsi dire n'entendons-nous pas parler d'une grève ici ou là ? et la chose est devenue si commune que lorsqu'il s'écoulera quelque temps sans qu'il y en ait une — car ce temps viendra, tout ne s'use-t-il pas ?—il nous manquera quelque chose.

Mais s'il en est qui peuvent être traitées avec indifférence ; par contre il en est aussi dont on ne saurait se dissimuler la gravité, parce qu'elles causent les plus grandes souffrances et se terminent quelques fois dans le sang.

La grève des cheminots en France est de ces dernières, et les dépêches qui nous parviennent à son sujet, n'ont rien de rassurant. Le gouvernement, il y a un an à peine, se trouvait dans une situation presque semblable ; il lui fallait faire rentrer dans l'ordre, rappeler à la discipline des employés insoumis, ses employés des Postes et Télégraphes.

L'attitude des grévistes devint si menaçante qu'on craignit une grève générale ; mais il n'en fut rien. De son côté, le gouvernement prit une attitude qui indiquait qu'il ne fléchirait pas, qu'il resterait irréductible et donna aux hommes qui avaient abandonné le travail un délai raisonnable pour y retourner, les réfractaires devant perdre leur emploi à tout jamais.

La grève dont toute la France est aujourd'hui menacée est plus sérieuse que celle de l'an dernier, parce qu'elle fera naître de cruelles souffrances. M. Briand, au cours d'un entretien qu'il a eu hier avec le Ministre des Travaux Publics, n'a pas été tendre pour les cheminots ; il a dit que la grève avait été déclarée au moment même où il cherchait à trouver à la situation une solution qui eut été acceptable à tous, et n'a pas hésité à attribuer à la grève une origine criminelle.

L'effet le plus déplorable qu'aura l'interruption du service sur toutes les voies ferrées qui relient Paris au reste du monde, sera d'affamer la population de la grande capitale.

Dépuis un jour ou deux, un malaise se fait sentir dans Paris ; les vivres ne tarderont pas à y manquer ou y seront en quantités insuffisantes pour suffire à la demande.

Le gouvernement ne s'épargne aucun effort pour parer aux coups de la grève. Il prend des mesures pour recevoir de l'étranger des aliments, des denrées ; et c'est par la Seine qu'il les recevra, cette Seine qui, il y a dix mois, causait tant de ruines à tout le pays qu'elle arrose, va y jouer un rôle bienfaisant, va y faire apprécier son utilité.

A la Chambre des Députés, une voix s'est élevée, celle de M. Jaures, le leader Socialiste, pour faire peser la responsabilité de la grève sur le gouvernement. Il a condamné certaines mesures administratives de nature à nuire à la discipline militaire et à encourager l'anti-militarisme.

M. Briand se montre à la hauteur de ses responsabilités par sa fermeté.

LES Petites Cendres.

Dans la chambre bourgeoise aux rideaux de reps marron, à la haute armoire d'acajou, amaigries et pâles de beaucoup de veilles en leurs robes neuves de deuil déjà, la mère et la tante, la joue au poing, le coude à la cheminée pas éteinte, malgré le printemps, à cause de la maladie, et le jeune père, le dos au bois de la porte, la tête comme précipitée, avec des yeux où le désespoir ressemble à de la colère, considéraient dans le silence et l'heure que rythme un balancier de pendule, la toute petite agonisante soufflant à peine, —pas assez de force, peut être, pour tout à fait le râle,—en son étroit lit de cuivre près duquel était assise une religieuse, vieille, la peau ridée et jaune au fond de la coiffe, qui égrenait son chapelet.

C'était une fillette de six ans qui allait mourir. A trois ans, elle ne savait pas encore parler, elle n'avait pas appris vite parce qu'elle était faiblotte, lente à la croissance ; bientôt, elle ne parlerait plus du tout, parce qu'elle serait morte ; et il y a des mots qu'elle n'aurait jamais sus. Le médecin avait dit que c'était fini, qu'il n'y avait plus du tout d'espoir, mais qu'elle souffrirait peu, pour s'éteindre ; sa pauvre petite vie, flottante en langueur, n'ayant pas assez de puissance pour les ressauts douloureux contre la mort. Et c'était vrai, elle ne souffrait pas, dans son petit lit de cuivre, les yeux aux dessins de la cretonne du mur. N'eût été la gêne d'un peu d'essoufflement, elle se serait trouvée tout à fait bien, et, comme on lui avait dit de ne pas bouger, elle avait, immobile, les bras le long du corps, sur la couverture, le contentement d'être sage. A vrai dire—parce qu'elle avait entendu des mots chuchotés —elle savait qu'elle allait mourir, mais elle ne savait pas ce que c'est qu'être morte. Elle se souvenait qu'on avait retiré de la cage, un matin, le bouvreuil, plumes hérissées, pattes tendues, et on lui avait dit qu'il était mort, mais elle ne comprit pas pourquoi ça l'empêchait de chanter. Puis, on avait parlé du grand-père, en province, défunt à quatre-vingts ans. Puis, plus grande, les mains aux ferrailles de la fenêtre elle avait vu passer des enterrements avec beaucoup de fleurs sur les voitures noires et c'était joli, tant de fleurs ; et l'idée de la mort, en sa petite âme, s'épanouissait comme un bouquet. La seule chose qui l'inquiétait, c'était que quand on a fini de vivre, on vous met dans la terre. Elle savait cela, elle en était sûre, on vous met dans la terre, dans la terre qui est noire, qui n'est pas propre, sur quoi il pleut, et qui est molle, avec des bêtes. Jamais elle n'avait vu enterrer personne, mais elle se souvenait de ceci : une fois, sur la route, devant la propriété qu'ils avaient à Villeneuve-Saint Georges, elle avait dû sauter, la main à la manche de son père, par-dessus de profondes ornières qu'avaient creusées les roues de charrettes dans la terre détrempée, et, de la pointe de sa bottine, en sautant, elle avait fait s'ébouler le remblai d'une des ornières, et son père lui dit : "Fais donc attention, mala droite ! Il y avait une limace dans la boue, et la voilà enterrée." Alors, être enterré, c'était cela, c'était avoir sur tout soi quelque chose de lourd et de sale, qui vous empêche de voir et d'entendre, qui vous enveloppe et vous écrase. De la mort, c'était la seule peur qu'elle eût. Mais elle se souvenait qu'on lui avait promis des Anges ! Comment seraient-ils ? Est-ce que ce seraient de petites filles, ou de petits garçons ? Est-ce que le Paradis était un jardin comme le parc Monceau ? On y jouait au volant ? On y sautait à la corde ? Est-ce qu'on y achetait des gâtelets avec les sous que la bonne a été autorisée à donner ? Est-ce que l'on s'y promenait, fièrement, entre les plates-bandes, sa grande poupée dans les bras, que l'on berce, avec un air de petite maman, comme on a été bercée, soi-même, quand on était toute petite ? Elle pensa à sa poupée. Elle l'adorait, sa poupée, parce qu'elle était si jolie, si bien habillée, bien plus belle que tous les autres poupées. C'était sa petite sœur, c'était sa petite ressemblance. Quand elle était bien portante, elle jouait toute la journée avec elle, elle lui faisait des risettes que lui rendait la chérie avec ses fines lèvres peintes. Voilà bien longtemps, bien longtemps, qu'on ne la lui laissait plus sa poupée. On lui avait ôté la jolie petite personnonne de soie et de cheveux bouclés, pour qu'elle n'aggravât pas sa fièvre à la bercer, à la caresser, à lui sourire. Mais, n'est-ce pas, les Anges la lui rendraient, quand elle serait morte, dans le parc Monceau du Paradis.

Cependant, la religieuse s'était levée.

—Je crois, dit-elle, que Mademoiselle va mourir.

La tante heurtait de sanglots l'angle de la cheminée ; le père et la mère se jetèrent vers le petit lit de cuivre.

Mais la religieuse :

— Il vaut mieux que vous vous en alliez. Je vous appelerai quand il sera temps.

— Soit, venez, dit le père à sa femme et à sa sœur.

Il ajouta, le cou gonflé :

— Nous voudrions une chose. Notre pauvre petite a une poupée qu'elle aime beaucoup ; on la lui a prise, on l'a mise dans cette armoire, qui est là, pour qu'elle ne se fatigue ât point à jouer avec ; eh bien, tout à l'heure, quand ce sera tout à fait la fin, vous la lui rendrez....vous la mettrez à côté d'elle, dans le lit, et, ensuite, pour qu'elle s'en amuse (il sanglotait), on l'enterrera avec elle.

La religieuse, après une hésitation, répondit :

—Comme vous voudrez, monsieur.

L'enfant mourante regardait le mur y voyant on ne sait quoi. La religieuse dit :

—Oui, comme vous voudrez. Mais laissez-moi seule avec elle... Vraiment cela vaut mieux. Elle vous entendrait pleurer. Moi, je la bercerai avec mes prières. Nous sommes les mamans de la Mort.

Ils sortirent, chancelants. La vieille religieuse s'était rassise, les yeux clos, son chapelet s'égrenant entre ses doigts.

On avait cru que la petite n'entendait pas ; elle avait entendu. Alors, voilà ce qu'on voulait faire ? On mettrait avec elle, dans la terre, la poupée qui était dans l'armoire ? Pourquoi ? puisque la poupée n'était pas malade, n'allait pas mourir. Ce n'était pas juste, ce qu'on voulait faire. Une petite fille qui meurt, on la met dans un trou, puisque c'est l'habitude ; mais une poupée, avec tous ses falbalas vivants, pourquoi l'enterrer ? La petite agonisante avait, dans les affres douces du trépas, l'angoisse de sa poupée enterrée, enterrée vive. Qu'on la mît dans la terre, elle, morte, c'était tout simple. Mais il n'y avait pas de raisons pour mettre la poupée dans la sale terre, pour qu'elle y fût enveloppée, écrasée, étouffée, comme la limace dans l'ornière.

Entre deux halètements, l'enfant, la tête, pour la dernière fois peut-être, tournée, regarda la religieuse, aux yeux clos, qui dormait, ou feignait de dormir. D'une force imprévue, elle se dressa, écarta les couvertures, marcha, les bras remués en l'air, vers l'armoire d'acajou, en sa longue petite chemise blanche, avec ses frêles petits pieds nus. Et, le battant tiré de deux mains qui peuvent à peine, elle prit, dans l'armoire, la poupée, se retourna à demi vers la religieuse qui semblait dormir, puis, au brasier de la cheminée, jeta la petite figurine de dentelle et de soie, qui avait un chapeau rose, avec le bleu de deux myosotis. La flamme réveillée enveloppa le jouet, en fit, tout de suite, de l'éclat, de la joie, de la vie, de la cendre. Ceci accompli, l'enfant cherchant des doigts des aides, regagna le petit lit de cuivre, s'y étendit, les bras le long du corps comme on le lui avait recommandé, et y mourut,—la religieuse qui n'avait pas dormi achevant sa prière,—doucement.

ANECDOTE.

Les journaux allemands sont pleins d'anecdotes sur l'acteur Kainz, qui vient de mourir. Il fut l'ami du mystique Louis II de Bavière ; le "Temps" raconte ainsi leur première entrevue :

Kainz arrive au romantique château de Linderhof après minuit.

Le courrier qui avait porté à Kainz l'invitation du Roi de venir immédiatement guide l'artiste à travers des corridors, des escaliers qui montaient et descendaient et qui paraissaient mener à quelque retrait mystérieux. Tout d'un coup Kainz se vit au seuil d'un de ces milieux artificiels créés par l'imagination du Roi et où se complaisait son isolement exalté. C'était une grotte, plus ou moins imitée, de la célèbre grotte de Capri. Louis II aimait à y venir seul et à ramer sur les eaux muettes d'un petit lac souterrain qu'éclairaient des lumières diversement colorées. Des guirlandes, des rameaux fleuris, des plantes égayaient la roche et les stalactites. Le courrier avait disparu et Kainz, étonné, en frac d'étiquette dans ce milieu de rêve, attendit. A quelque distance, au bord de l'étang, se tenait immobile, comme plongé dans le méditation, un homme d'une haute et belle stature, une sorte d'Hercule jeune et d'Antinoüs : c'était Louis II.

Le Roi lui fit signe d'approcher. Contrairement à l'habitude, il ne lui donna pas la main à baiser.

Dans une anfractuosité de la grotte une collation était préparée. Louis II invita son hôte à prendre place et entama aussitôt un entretien sur l'art et la littérature dramatique qu'il poursuivit avec une sorte de passion jusqu'au matin.

Les journées suivantes furent consacrées à de pareils entretiens, que le Roi n'interrompait que pour faire réciter à Kainz les principaux passages des œuvres qu'il préférait et qu'il semblait ne jamais se lasser d'entendre.

Les villes homonymes.

Vous croyez sans doute qu'il n'existe qu'une seule Rome au monde, la capitale du royaume d'Italie ? Erreur ! Dix-sept localités, à l'heure actuelle, portent ce nom sur le globe. C'est un géographe italien, M. A. Faustini, qui s'est livré à cette patiente recherche et il s'excuse d'avance d'avoir commis des oublis à peu près certains. En Europe, un modeste village scandinave, dans l'île de Gottland, porte le nom de Rome. En Asie, Rome est une ville de l'Inde anglaise dans le district de Shun. En Afrique, ce nom a été donné à un centre important de missionnaires, dans le territoire des Basutos. Mais c'est l'Amérique qui tient le record : à eux seuls, les Etats-Unis possèdent neuf villes du nom de Rome. L'Amérique du Sud compte trois Rome : une dans la République Argentine, une seconde sur la ligne de Bahia-Blanca and General Acha, et la troisième dans la Terre de Feu. En Océanie, Rome est une cité australienne du Queensland.

D'autres villes d'Europe ont également séduit les créateurs de cités du Nouveau Monde. D'une étude géographique du docteur Petermann, il résulte qu'il y a quelques années on comptait aux Etats-Unis : 12 villes du nom d'Amsterdam, 12 Bedford, 16 Berlin, 10 Bethléem, 14 Bristol, 18 Burlington, 12 Canton, 24 Chester, 9 Florence, 19 Hanovre, 18 Manchester, 10 New Castle, 18 Oxford, 14 Plymouth et 13 Windsor. La France est représentée aux Etats-Unis par une quinzaine de Paris, notamment.

Chez Tartarin.

L'histoire suivante, garantie authentique, nous vient du Midi par les voies les plus rapides : Tout récemment, la curiosité des habitants de Montfort, près de Mont-de-Marsan, était éveillée par un sifflement strident et ininterrompu, qui semblait provenir d'une puissante machine à vapeur en détresse. Aussitôt les uns de se précipiter vers la voie ferrée, les autres de courir vers diverses routes. Quelle ne fut pas la stupéfaction générale quand on apprit que ce sifflement étrange, perçu à plus d'un kilomètre à la ronde, partait des oreilles d'une dame Coupet, âgée de soixante dix ans. La malheureuse en était folle de terreur, mais ne ressentait pas la moindre douleur physique. Reste à savoir si le soleil du Midi ne trouble pas autant l'ouïe que la vue.

Superstitions théâtrales.

C'est en Grande Bretagne une règle que jamais au théâtre on ne doit apercevoir la moindre plume de paon. Ainsi, lors de la réouverture du théâtre Drury-Lane, à Londres, en 1890, quand Junon, l'épouse de Jupiter qui figurait comme un personnage d'un intermède allégorique, s'avança sur la scène accompagnée d'un paon, son oiseau favori, il s'éleva de tels murmures dans les rangs du public que l'actrice chargée du rôle dut rentrer dans les coulisses. Lorsque fut inauguré, quelques années plus tard, le théâtre du Prince de Galles, nombre de spectateurs protestèrent contre les peintures décoratives des loges, parce que ces peintures représentaient de belles plumes de paon avec l'œil caractéristique sur chacune d'elle. Il fallut remplacer au plus vite cette ornementation par une autre.

COMPTES-RENDUS DE L'Athénée Louisianais,

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant tous les trois mois.

Sommaire du fascicule du 1er octobre.

Chantecler—Walter Fusson, M. D.
Chantecler Fils—E. Grima.
Frédéric Mistral ; La Poésie Provençale au XIXe Siècle ; Les Félibres—Mlle M. Duport.
Programme du Concours 1910-1911.

THEATRES.

TULANE.

Une foule élégante se presse chaque soir dans la salle du Tulane pour applaudir les excellents artistes qui interprètent "The Climax".

Les deux dernières représentations de cette pièce seront données demain.

CRESCENT.

Il y avait foule hier à la matinée du Crescent pour assister à la représentation de "Paid in Full", le beau drame qui y est donné cette semaine.

Les deux dernières représentations de cette pièce seront données demain, en matinée et le soir.

ORPHEUM.

Tous les artistes qui prennent part à l'exécution du programme de vaudeville de l'Orpheum, sont rappelés à chaque représentation. Il n'y a du reste pas un numéro de ce programme qui ne soit intéressant.

Arrestation de trois suspects

La police de sureté a procédé hier à midi à l'arrestation de trois individus qui sont soupçonnés de n'être pas étrangers au meurtre de l'horloger Beidel dont le cadavre a été retiré mardi du Vieux Bassin. Les suspects qui sont Ben McCray, Frank Early et Eugène Lebiano, alias "Blinky Bob" ont été arrêtés au No 621 rue Dauphine.

Ils ont tous trois une mauvaise réputation et sont bien connus de la police avec laquelle ils ont eu maille à partir à de fréquentes reprises.

Dans leur chambre les detectives ont trouvé une chemise dont une des manches était maculée de sang. Cette chemise a été remise au chimiste de la ville, M. Metz, qui fera une analyse microscopique des taches afin de reconnaître si elles ont été produites par du sang humain.

On a aussi trouvé à leur logis un tuyau de plomb recouvert de toile, arme dangereuse, dont un seul coup appliqué par une main experte peut assommer un homme.

McCray est connu comme un dangereux pick pocket. La police ignorait sa présence à la Nouvelle-Orléans, et ce n'est qu'en procédant à des descentes dans les bouges près du Vieux Bassin, que les détectives apprirent qu'il était de retour dans notre ville.

L'enquête de la police avait révélé que McCray et ses deux compères avaient été vus fréquemment ces jours derniers à l'extrémité de la rue Toulouse, près du Bassin.

Sitôt en possession de ce renseignement les detectives se mirent à la recherche du trio qu'ils ne tardèrent pas à découvrir à l'endroit indiqué.

McCray, Early et Leblanc n'opposèrent aucune résistance, mais protestèrent énergiquement de leur innocence.

Conduits au poste central de police, ils furent longuement interrogés par le chef des detectives Reynolds et l'avocat de district Adams et maintinrent énergiquement leurs dénégations.

Feu de cheminée.

Vers une heure, hier après-midi, une alarme a été donnée pour un feu de cheminée découvert dans la demeure de Mme Jane Maloney, rue St-Claude 2339.

Les flammes ont été promptement éteintes.

Cadavre d'une suicidée retiré du Vieux Bassin.

Le corps de Leticia Broyard, une jeune fille de couleur âgée de vingt ans, domiciliée rue Nord Prieur 910, a été retiré hier matin du Vieux Bassin, à l'intersection de la rue Rendon.

C'est le gardien du pont, George Jacobs, qui a fait la lugubre découverte et en a informé la police.

Le bruit s'étant rapidement répandu dans le quartier qu'un nouveau cadavre avait été découvert dans le Bassin, une foule nombreuse ne tarda pas à se masser sur les deux berges pour suivre avec une curiosité morbide le repêchage.

Les agents n'ayant retrouvé aucun indice qui put permettre d'en établir l'identité le corps fut transporté à la Morgue, où vers neuf heures il fut finalement réclamé par la famille.

La jeune Broyard était employée depuis trois ans comme servante chez M. J. McCormick. Elle était paraît il courtisée par un jeune homme, mais sa famille mettait opposition au mariage et l'on suppose que c'est dans un accès de désespoir qu'elle a mis fin à ses jours.

Elle a dû accomplir son acte lundi soir, peu après avoir quitté la demeure de M. McCormick, alors qu'elle traversait le pont du Vieux Bassin pour regagner le domicile de ses parents, car elle n'avait pas été revue depuis lors.

BLESSURE.

En travaillant hier matin à la construction d'une bâtisse rue Canal 737, William McGraw, un charpentier, a été blessé à la tête par la chute d'une planche. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$ 2 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$ 1 5 ..Un an | $7.50...6 mois | $3.50...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$2.00...Un an | $1.50...6 mois | $1.00...4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$2.50...Un an | $2.00...6 mois | $1.25...4 mois

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans une de l'édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 40 Commencé le 30 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

DEUX FRERES ENNEMIS.

IX

L'ENQUÊTE FRANÇAISE.

(Suite)

—Et ton père, Josette, ton père ?....

Devant l'image paternelle, brusquement évoquée elle retrouva pourtant des larmes.

— Que faire alors ? dis mon Renaud, conseille moi.... je ne sais plus penser.... Quand je tente de réfléchir, de raisonner, des douleurs aiguës traversent mon cerveau.... devant moi c'est le néant, et je me sens dans un tourbillon qui m'emporte.... c'est le vide, le vide par tout.... Dis, mon Renaud, que faire ? Est-ce que je peux vivre avec un pareil avenir, une telle honte ?.... Vivre, mon Renaud, avec la petite créature qui naîtra, et que je vais haïr, horreur ! haïr de toutes mes forces....moi, mon Dieu, qui avais tant rêvé d'être mère ! ...

Ses larmes coulaient toujours lentes, et les sanglots de Renaud ne cessaient pas.....

—Je serai la mauvaise mère.. la mère criminelle.... celle qui ne pourra jamais regarder son enfant sans terreur.... celle qui pensera toujours en le voyant, au père infâme.... Je serai la mère misérable, frappée de malédiction par la nature, la mère maudite, pareille à aucune mère, la mère destinée à la haine....Oh ! mon Renaud ! mon Renaud !... C'est ta fiancée, celle qui t'aime, que tu aimes, ta Josette, qui sera cette femme-là ! !

—Tais toi, Josette, tais-toi, tu me brises le cœur....

—Pardon, Renaud, pour tout le mal que je te fais....

Il joignit les mains, avec un regard sublime de pitié et de tendresse.

—Et c'est elle, pauvre victime, victime plus que tous autre, qui demande pardon !

Elle poursuivait en phrases hachées, entrecoupées de soupirs, de longs silences :

—Ou bien, et ce serait plus affreux encore, qui sait si je ne me mettrai pas à aimer cet enfant... comme toutes les mères aiment les petits êtres sortis de leurs entrailles.... alors, quel pourra être un pareil amour.... fait de compassion et d'horreur ?

" Est-ce que les forces humaines résistent à des choses aussi redoutables ?.... Aimer l'enfant de Lilienthal.... qui aura peut-être les yeux de Lilienthal, ces yeux qui m'ont regardée, là bas dans le fond de la carrière, avec une sauvagerie, une passion de bête, et qui m'ont fait évanouir de peur, parce que ces yeux n'avaient plus rien d'humain.... Ce serait ce regard que je retrouverais dans le regard de mon enfant !.... Aimer l'enfant de Lilienthal.... qui aura peut être la voix de Lilienthal et qui, toutes les fois qu'il dira : " J'aime maman", me rappellera l'avec écœurant de l'autre, lorsqu'il m'a dit : " Je t'aime et je veux que tu sois à moi !" Aimer l'enfant de Lilienthal, qui, toutes les fois qu'il me tendra les bras, me fera souvenir de l'autre dont je sens encore autour de mes poignets et de ma poitrine, l'étreinte de mort et de honte ... Aimer l'enfant de Lilienthal, oh ! mon Renaud, est-ce que ce ne serait pas aimer l'âme infâme de mon bourreau ! !

— Calme toi, Josette..... ma Josette chérie....

—Je te le dis Renaud....quel que soit le désespoir de mon père, il vaut mieux mourir.... sa douleur ne serait elle pas plus grande, insupportable, si la vérité lui était connue ? et ne faudrait il pas la révéler, cette vérité, un jour....le jour terrible où le capitaine comte Ulrich de Lilienthal revivra dans son enfant....

— Ecoute moi Josette.... je suis aussi triste que toi, triste à mourir, non moins troublé aussi ....Oui, c'est affreux....Je ne sais pas ce qu'il faut que nous fassions....Je sens ma tête perdue.... Un seul souvenir radieux reste en moi et je m'y attache comme si de lui dépendait, pour toi et pour moi, le salut. .. Plus rien n'existe que ce souvenir.... C'est par lui et pour lui qu'il faut vivre.... maintenant.... et qui sait si de lui ne viendra pas l'espérance de pouvoir vivre, plus tard.... Dans le désordre de mon esprit, dans mon égarement, Josette, je ne me rappelle plus rien, rien au monde, que la promesse que je t'ai faite, que la promesse que j'ai reçue de toi : " S'aimer, oh ! ma Josette, s'aimer malgré tout !" Jure ! Jure !

—J'ai horreur de l'avenir !

—Jure, ma Josette.

—Tu ne peux plus m'aimer... Tu m'avais dit : " Je t'aimerai et pourrai t'aimer comme par le passé, puisque Lilienthal mourra .... Lui mort, son souvenir disparaîtra !" Mon Renaud, l'homme n'est pas mort !.... L'enfant perpétuera sa mémoire !....

—Jure ! Josette.... Il le faut! .... Qui sait si d'autres malheurs ne nous attendent pas.

Ils étaient près de la grille d'entrée. A ce moment ils entendirent le roulement d'une voiture sur la route, malgré la neige dans l'épaisseur de laquelle le bruit s'étouffait. La voiture prit l'avenue qui conduisait à l'usine.

Renaud se pencha et tressaillit....

Sur le siège, il y avait, près du cocher, un gendarme.... Et, par la portière, une tête se pencha, coiffée d'un képi. Dans la voiture, il y avait un autre gendarme.

—D'autres malheurs, Josette.. tu vois.... je les avais prévus..

—Que dis-tu ? que crois tu ?...

—On vient pour m'arrêter....

—Mais tu es innocent !

—Oui.... Jure, ma Josette, hâte toi de jurer.... Ne laisse pas partir sans ton serment, avec l'épouvante atroce de te laisser ainsi, en proie au désespoir.... Jure, Josette, que tu m'aimes encore.... comme par le passé....

—Oh ! mon Renaud....

—Hâte toi, Josette, les voici qui s'approchent.... ils m'ont aperçu.... me laisseras-tu partir, Josette, dans les affres de toutes les terreurs.... sans que tu m'aies dit que tu m'aimes toujours, oh ! ma douce amie, que tu m'aimes malgré tout....

—Je t'aime !

—Ce n'est pas cela que je veux .... Dis, dis la promesse complète dont dépend notre vie.... Hâte-toi, cruelle.... les voici qui descendent de voiture.... Dans quelques secondes, il sera trop tard.... et tu auras le remords d'avoir tué mon cœur....

—Je t'aime, Renaud.... oh ! mon Renaud, je t'aime malgré tout !.....

Il eut un brusque frisson d'intense joie ; puis, redevenant soudain très calme :

—C'est bien, dit-il.... Maintenant, ils peuvent m'arrêter.... Je sais que tu vivras ! !....

Ils s'éloignèrent de la grille pour laisser les gendarmes libres d'agir ainsi qu'il leur conviendrait ; et, Renaud fit seulement prévenir Clément-le-Doux.

Le jeune homme ne se trompait pas.

Les gendarmes venaient le mettre en état d'arrestation, mais ils n'avaient pas qu'un seul mandat, ils en avaient deux....

Le second visait Lucas Giraud, dit Pervenche....

Pervenche était à la ferme.

Il ne fut pas autrement ému quand on vint le prévenir. Il se gratta simplement la tête par-dessus sa casquette et, s'adressant à Renaud :

—J'avais dit que je te suivrais à la légion, de même que je t'aurais suivi au service de la Prusse .... Vlà maintenant qu'on te conduisiont dans les prisons de Nancy.... et ils avions la bonne pensée de m'emmener avec toi.. Je sommes content....

Renaud lui tendit les deux mains, sans prononcer un mot.

Line, à cet instant, s'avançait, amenée par le père Blanquin. Tous les gens de la ferme accouraient, navrés, irrités en même temps contre une mesure qui était une injustice.

En apercevant Line, Pervenche se troubla.... La délicate figure de l'aveugle exprimait une torture cruelle.... ses jolies lèvres étaient lourdes de sanglots qu'elle comprimait.

—Line, tu ne seras pas seule, tu restes auprès de mam'zelle Josette !

—Mon Pervenche !....

Ce fut tout ce qu'elle put dire .... Les sanglots éclatèrent.... elle les étouffait en appuyant la tête contre la poitrine du grand garçon.... Alors, il se mit à la regarder, en essayant de sourire, pour paraître calme et faire l'homme qui se moque de la justice.... Puis, que se produisit-il en lui ?.... Il percevait contre son cœur les soubresauts de ces sanglots.... et les larmes intarissables coulaient sur lui..... toute la vie de la pauvrette avec